

EUGENIO COSERIU : LINGUISTIQUE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Un modèle complexe du fonctionnement langagier¹

Cristian BOTA
Université de Genève

SOMMAIRE

1. Repères biographiques
 2. Un modèle complexe du fonctionnement langagier
 - 2.1. Le double statut de la philosophie
 - 2.2. La philosophie de la science (du langage)
 - 2.3. La philosophie de l'objet (de la science du langage)
 - 2.4. Problèmes philosophiques plus spécifiques
 3. Questions ouvertes
- Composition et organisation du volume

1. Repères biographiques

Eugenio Coseriu est né le 27 juillet 1921 dans une famille modeste de Bessarabie, région qui à l'époque faisait partie de la Roumanie et qui est actuellement en République de Moldavie. Après des études primaires dans sa ville natale de Mihăileni, et secondaires au lycée de Bălți, il entreprend en 1939 une formation universitaire en droit et en philologie à Iași, en Roumanie. Dès 1940, il fuit l'invasion de la Bessarabie par l'URSS et, grâce à une bourse d'études, poursuit ses études à Rome, avec une thèse en slavistique, puis à Padoue (1944) et à Milan (1945-1950) où il obtient le titre de docteur en philosophie. Pendant ces années, il travaille comme journaliste au *Corriere Lombardo*, comme lecteur de langue roumaine à l'Université de Milan, et collabore à la rédaction de divers articles de l'*Enciclopedia Hoepli*. En 1951 Coseriu s'installe à Montevideo, en Uruguay, où il est nommé professeur de linguistique générale et de linguistique indoeuropéenne à la *Facultad de Humanidades* et à l'*Instituto de Profesores "Artigas"*. Après avoir été professeur invité à Coïmbra, à Bonn et à Francfort, il s'établit à Tübingen en 1963, et y est nommé professeur de linguistique générale et de philologie romane. Atteint d'une maladie grave, il s'éteint à Tübingen le 7 septembre 2002.

La prodigieuse activité scientifique de Coseriu couvre toute la seconde moitié du 20^e, se développant sur plusieurs plans (historique, philosophique-épistémologique, théorique, méthodologique) et abordant de multiples sous-disciplines linguistiques (phonologie,

¹ Version française révisée de l'introduction en langue italienne au volume d'Eugenio Coseriu, *Il linguaggio e l'uomo attuale. Saggi di filosofia del linguaggio*, édité par Cristian Bota et Massimo Schiavi, avec la collaboration de Giuseppe Di Salvatore et Lidia Gasperoni, préface de Tullio De Mauro. Verona : Edizioni Fondazione Centro Studi Campostrini, 2007, pp. 17-43. Le volume est composé de dix textes (cf. la liste en annexe), pour la plupart inédits en langue italienne et traduits de l'allemand, de l'espagnol et du français par Giuseppe Di Salvatore, Lidia Gasperoni et Massimo Schiavi.

grammaire, sémantique, romanistique, géographie linguistique, etc.)². Ses contributions sont construites dans un esprit de cohérence et d'unité, avec une base épistémologique solide et assumée, dont ce volume offre un aperçu synthétique.

Bien connu en Italie pour ses multiples apports, Coseriu a également beaucoup "emprunté" à l'Italie. Même si son parcours biographique offre des périodisations assez claires, liées aux pays où il a vécu et exercé son activité scientifique, sa "période italienne" ne s'est cependant pas arrêtée en 1951, mais s'est en fait prolongée tout au long de sa vie pour laisser une empreinte profonde sur son œuvre :

Toutes choses bien considérées, on peut dire que la période que j'ai passée en Italie a été décisive pour moi. Mes idées et ma conception ont gagné en clarté en Italie. J'y ai tellement appris et j'y ai étudié énormément [...]. (in Kabatek & Murguía, 1997, p. 78)

Arrivé à Rome en 1940, en partie par hasard – les bourses pour la France, l'Espagne ou d'autres pays étaient déjà prises –, le jeune Coseriu découvre à l'Université "La Sapienza" une richesse et une variété étonnantes de disciplines, concernant notamment les langues et les cultures étrangères. Il étudie beaucoup (il réussit tous les examens du cursus universitaire en une seule année !) et il apprend douze langues, surtout celles des voisins de la Roumanie – le bulgare, le serbe, le hongrois –, mais aussi l'hébreu, le suédois, le persan, pour avoir accès à la littérature et à la poésie en version originale. Il écrit lui-même des poèmes (en roumain), des histoires courtes (en italien) et traduit des textes en langues slaves. A cette époque, et jusqu'aux dernières années à Milan, Coseriu n'est pas encore "spécialisé" et il s'intéresse avant tout à l'homme et à l'activité humaine dans toute sa richesse, avec un penchant pour les œuvres littéraires, pour lesquelles la connaissance des langues lui est indispensable. Coseriu se voit alors comme un scientifique dans le champ des sciences de l'homme :

Je ne me voyais pas tout à fait comme quelqu'un qui allait exercer une profession déterminée. [Ces années-là] étaient des "années de découverte et d'apprentissage". Pour ce qui est de mon orientation, j'avais seulement l'orientation générale vers le savoir et du savoir en sciences humaines. Je ne voulais pas devenir prêtre, soldat, ingénieur, médecin ou politicien, mais seulement un scientifique dans le domaine des sciences humaines et un enseignant dans ce domaine, et non pas dans une branche spécifique. (*op. cit.*, pp. 80-81)

Ses études et son vif intérêt pour la littérature le conduisent alors à sa première "tesi di laurea", intitulée *Su gli influssi della poesia epica francese medievale sulla poesia epica popolare degli Slavi meridionali*, qu'il soutient en janvier 1944 sous la direction de Giovanni Maver.

Cette même année, le 23 août, la Roumanie passe du côté des Alliés. Coseriu ne réussit plus à entrer en contact avec son pays et, pour la première fois, envisage de continuer sa vie à l'étranger. Pendant les bombardements de Rome, il est en voyage en Croatie et échappe à la destruction de sa maison. Malgré l'aide de ses amis croates et suédois, sa situation devient alors de plus en plus difficile : il est obligé de changer fréquemment de logement – il loge pour une courte période à l'*Accademia di Romania* –, sa bourse est terminée, les possibilités de travail sont rares. En 1944, il part à Padoue où il vit de petits travaux, mais aussi de traductions (entre autres pour la maison *Motta*), et où il commence sa deuxième "tesi", en philosophie.

En mai 1945, il trouve un emploi auprès des Alliés à Milan, comme traducteur des informations radio provenant de la Yougoslavie, des Balkans et de la Turquie, et, l'année

² On pourra consulter une bibliographie mise à jour des plus de 300 travaux publiés de Coseriu sur le site web des *Eugenio Coseriu – Archiv* de Tübingen, sous la direction de Johannes Kabatek (<http://www.coseriu.de>). Les Archives contiennent, à différents degrés de finition, plus de 1000 travaux que Coseriu avait en préparation, qui témoignent de l'incessante activité et de l'énergie hors du commun qu'il a déployées pour le développement d'une connaissance scientifique du langage.

suivante, il est engagé comme journaliste au *Corriere Lombardo*. Commence alors “une nouvelle vie” (*op. cit.*, p. 68) : il publie des traductions, des essais littéraires, ainsi que des chroniques d’art. A la rédaction du journal, il a l’occasion de rencontrer l’élite culturelle milanaise de l’époque, dont Dino Buzzatti, avec lequel il partage une certaine appréciation de Kafka, et qui influencera ses propres écrits littéraires³. En 1948, les monarchistes perdent le référendum, et le *Corriere Lombardo*, d’orientation monarchiste, n’a plus intérêt à poursuivre ses activités. Coseriu continue son travail de journaliste à *l’Europeo*, et contribue à *l’Enciclopedia Hoepli*, pour laquelle il prépare notamment des articles étymologiques ; il enseigne également le roumain à l’Université. Simultanément, il participe aux séminaires organisés par Vittore Pisani dans le cadre du *Sodalizio glottologico milanese* récemment fondé, où, pour la première fois, il s’occupe systématiquement de la théorie du langage. Il poursuit son travail en philosophie avec Antonio Banfi et, en 1949, soutient sa thèse sur le thème *Le idee estetiche nella Romania*.

En 1950, après tant de petits travaux et d’instabilité, Coseriu est déterminé de quitter (à contrecœur) l’Italie pour pouvoir se consacrer entièrement à la vie académique. Il envisage de se rendre à l’Université de Kabul, en Afghanistan (!), mais finalement, par ses contacts de journaliste, il apprend du consul de l’Uruguay qu’une nouvelle université est ouverte à Montevideo et qu’il pourrait y trouver le cadre idéal pour son travail de recherche et d’enseignement. Il accepte cette offre et, à la fin de l’année, il quitte l’Italie.

La vie politique très mouvementée de l’Italie sous le régime fasciste n’avait guère eu, selon Coseriu, d’impact sur la vie culturelle et sur l’activité philosophique et scientifique, la dimension “idéologique” du régime pouvant sembler plus “superficielle” que celle qui prévalait en Allemagne ou en Union Soviétique à la même époque⁴. Selon lui, “dans les universités il y avait une pluralité radicale d’idéologies, y compris en philosophie” (*op. cit.*, pp. 54-56), et cette diversité lui paraissait un modèle d’universalité :

L’Italie a significé beaucoup pour moi. (D’ailleurs, j’ai écrit dans un livre que j’appartenais au milieu linguistique italien). [...] l’Italie a transformé ma perspective roumaine en une perspective universelle, non seulement en raison de l’universalité et de la tradition de la culture italienne, mais aussi en raison du fait que, passant d’une perspective à une autre, j’ai pris conscience de la multitude de perspectives possibles. (in Saramandu, 1996, pp. 161-162)

Bien qu’ayant rencontré nombre de linguistes ou de philosophes importants de cette époque, Coseriu n’est à proprement parler l’élève d’aucun d’entre eux : “Essentiellement je n’ai eu aucun maître, même si j’en ai écouté plusieurs” (in Kabatek & Murguía, *op. cit.*, p. 76). Tout en n’ayant adhéré à aucune des écoles de pensée qu’il a fréquentées, Coseriu a néanmoins reconnu une dette “critique” importante envers trois personnalités qui ont constitué pour lui des guides scientifiques – Banfi, Maver et Pagliaro –, et c’est à eux qu’il a dédié ses *Lecciones de lingüística general* :

Je me permets de dédier ce livre à la mémoire de trois grands maîtres, desquels j’ai appris, non pas, comme on dit souvent, “le peu de choses que je sais” – ce qui n’est pas ce qui compte ici et qui, en plus, ne correspondrait pas à leurs propres centres d’intérêt –, mais, comme on le dit aussi, j’ai appris quelque chose qui ne s’apprend pas : l’attitude à la fois antidogmatique et critique par rapport aux faits, aux idées et aux conceptions, avec tout ce qu’elle implique (le respect pour toute investigation sérieuse, indépendamment de l’accord ou du désaccord avec ses principes théoriques, l’exigence d’adopter des points de vue différents, afin d’essayer de comprendre les théories et les conceptions “de l’intérieur”, et l’exigence de considérer les différentes formes de la culture dans leurs propres contextes idéologiques et dans leurs

³ Les histoires courtes publiées par Coseriu dans le *Corriere Lombardo* et *l’Europeo* entre 1946 et 1950 sont rassemblées dans *La stagione delle piogge. Racconti e scherzi*, Tübingen, 1988.

⁴ Coseriu s’est gardé de faire de la politique dans ses écrits et s’est opposé à toute tentative de mettre le travail académique au service d’une orientation politique. C’est pour cette raison que lors de son séjour à Rome il avait évité les cours d’Antonino Pagliaro, dont il a découvert et beaucoup apprécié l’œuvre seulement plus tard, à Milan (*op. cit.*, p. 76).

connexions historiques). J'ai été un disciple direct des deux premiers, qui ont dirigé mes thèses de doctorat dans les universités de Milan et de Rome ; j'ai été indirectement un disciple du troisième, à travers ses écrits. (1981, pp. 10-11)

Coseriu a trouvé dans l'Italie des années 40 une richesse et une liberté idéologiques (scientifique et culturelle) qui lui ont permis de se construire un bagage impressionnant de connaissances linguistiques et philosophiques, et qui lui ont donné accès aux aspects aussi bien empiriques qu'épistémologiques de l'étude des langues. Une empreinte italienne spécifique, celle de Banfi, Vico, Croce, ou encore Pagliaro, est-elle dès lors décelable dans sa pensée ? Question fascinante, mais qui nous place devant un problème herméneutique considérable, tenant à la complexité des figures de cette époque et à la complexité de la conception de Coseriu. Au risque de la simplification, la question pourrait se poser aussi inversement : quelle est l'"empreinte coserienne" sur tous les apports décelables dans ses sources ? Il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer que la démarche de Coseriu a des dimensions banfiennes, vichiennes, crocéennes, mais qu'elle exhibe en même temps des dimensions bloomfieldiennes, saussuriennes, humboldtiennes, aristotéliennes, ou tant d'autres encore. Toutefois, par *reductio ad absurdum*, l'ensemble de ces dimensions représenterait une très grande part de l'histoire de la philosophie occidentale du langage : la "dimension coserienne" de la pensée de Coseriu serait-elle donc l'Histoire tout court ? On ne peut caractériser l'Histoire par un nom propre et, si on pouvait le faire, ce nom ne pourrait être que celui de Hegel – mais encore faudrait-il être *Hegel* pour pouvoir le faire !

Cette dimension historique de la pensée de Coseriu, qui témoigne aussi de sa dimension dialectique, devrait nous mettre en garde contre une interprétation trop rapide des provocations qu'elle propose, comme dans la première phrase de *L'uomo e il suo linguaggio* : "A propos du langage, tout ou presque tout ce qu'il convenait de dire a, à la rigueur, été dit". L'Histoire serait-elle donc finie ? Il n'en est rien. Coseriu a consacré de nombreux cours et études à l'histoire de la philosophie du langage et cet imposant travail herméneutique a toujours été orienté par une perspective épistémologique ; une *histoire prospective*, ouverte vers l'avenir et visant le développement permanent de la science du langage.

2. Un modèle complexe du fonctionnement langagier

Face à l'extrême complexité et à la richesse des problèmes abordés dans ce volume, cette introduction ne pourra que présenter – ou rappeler – brièvement quelques-unes des notions qui occupent une place de choix dans les réflexions du maître de Tübingen et surtout proposer quelques commentaires sur la perspective dans laquelle ces notions sont construites. L'originalité de ces réflexions et l'intérêt qu'elles peuvent présenter aujourd'hui pour la philosophie, les sciences du langage ou les sciences de l'homme en général, ont trait à au moins deux niveaux d'analyse. Du point de vue *épistémologique*, elles offrent, par le truchement de leur objet central qu'est le langage, une pénétrante analyse du statut des connaissances humaines en regard de la réalité et en regard de leur propre réalité en tant que connaissances. Ensuite, comme l'indique le titre de ce volume et comme le montrent surtout les deux premiers textes que nous avons retenus, ces réflexions ont une importante portée *anthropologique*. La discussion de la nature ou de l'essence du langage implique pour Coseriu une détermination de la place qu'occupe le langage dans le fonctionnement humain. Dans la grande majorité de ses travaux, l'auteur a choisi de délimiter cette place en relation à la connaissance, à la pensée et à la conscience.

La dimension épistémologique et la permanente ouverture anthropologique de ces réflexions peuvent de fait être considérées comme des axes transversaux de la conception globale de l'auteur. Nous les présenterons à partir des textes de ce volume, en nous centrant d'abord

sur le double statut qu'accorde l'auteur à la philosophie, et ensuite sur quelques caractéristiques de sa problématisation propre.

2.1. Le double statut de la philosophie

Coseriu n'a pas fait de la philosophie un objet en soi, il ne l'a jamais professée en qualité de philosophe, mais en qualité de "scientifique du langage", lui accordant un *statut opérationnel*. Plus précisément, la philosophie a eu pour lui un rôle instrumental, à la fois dans la détermination du statut de l'*objet* de la science (le langage) et dans la détermination du statut de la *démarche scientifique* elle-même (la science du langage). Ce rôle est fondamental et permanent, dans la mesure où pour l'auteur il n'y a pas de science sans philosophie, même quand la science prétend s'en dégager complètement, même quand cette philosophie reste inconsciente ou n'est admise que partiellement. C'est pourquoi la dimension déterminante du travail philosophique de Coseriu est d'ordre épistémologique, et sous-tend l'ensemble de sa conception. A la base du processus de connaissance scientifique se trouve donc l'interaction permanente entre ces deux démarches.

L'interdisciplinarité générique (...) concerne les rapports entre toute discipline scientifique et la philosophie, cette dernière prenant deux formes : comme philosophie de l'objet de la discipline en question et comme philosophie de la science (épistémologie), avec ses possibles applications, qui vont jusqu'à la construction de modèles pour les différentes disciplines particulières (...). (10/1.2.)⁵

Il n'y a aucune science qui soit libre de toute philosophie. En outre, la science et la philosophie traitent au fond de la même chose : de l'être des choses. Toutefois, ce qui dans la science est réponse, dans la philosophie est objet de la question ; l'objet scientifique est problématisé alors d'une nouvelle manière. (...) On peut dire aussi que la science pose la question de l'être immédiat des choses, alors que la philosophie pose la question de l'essence et du fondement de cet être [dans l'ensemble de l'être en général]. (9/1.1.)

La philosophie s'adresse d'une part à la réalité de l'objet – le langage – et d'autre part à la réalité de la démarche de connaissance elle-même – la science du langage. En tant que démarche unitaire sur ces deux plans, la philosophie peut être comprise comme une *double dialectique* : elle porte sur les multiples dimensions de l'objet étudié, mais aussi sur les différentes formes et orientations du processus de connaissance lui-même.

Sur le premier versant, la philosophie du langage de Coseriu cherche à construire des concepts intégrant en leur sein l'*être* propre de leurs objets, à savoir leur *devenir* même. Cette philosophie concerne essentiellement la dialectique permanente entre le langage compris comme *enérgeia* (activité qui produit et dépasse en permanence sa propre puissance) et comme *dynamis* ("puissance"); ou encore les relations entre l'activité productrice de signification et la technique produite et restructurée en permanence dans et par cette même activité. Pour Coseriu, étant donné qu'il s'agit de l'objet de la *science du langage*, ce travail philosophique est indissociable de la construction de cette même science du langage. C'est pourquoi la "philosophie de l'objet" prend la forme d'un aller-retour permanent entre le *datum* primaire de la linguistique – les langues et les discours dans toute leur diversité – et le fondement qui peut être établi philosophiquement pour ces phénomènes

⁵ Les références aux textes du volume indiquent leur numéro (cf. la liste en annexe), suivi du numéro du paragraphe duquel sont extraites les citations. Nous avons traduit ces citations en français, à l'exception des citations extraites des textes 1 et 3, disponibles en français dans le volume Eugenio Coseriu, *L'Homme et son langage*, textes réunis par Hiltrud Dupuy-Engelhardt, Jean-Pierre Durafour et François Rastier, Louvain : Editions Peeters, 2001 ; et à l'exception des citations extraites du texte 6, disponible ici même – Eugenio Coseriu, "Dix thèses à propos de l'essence : du langage et du signifié". *Texto!* [en ligne], juin 2001, vol. VI, n°2. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Coseriu_Theses.html>.

en regard d'un état et d'un sous-ensemble donné des connaissances ayant trait à l'activité humaine et à la réalité.

Sur le second versant, de la philosophie de la science, la conception de Coseriu présente cette dernière comme une confrontation et un débat permanents entre les différents 'modèles' existants. C'est à l'intérieur de ce débat qu'a lieu l'évaluation – et l'éventuelle intégration – des acquis construits par ces modèles, sur la base des aspects objectifs de la réalité et sur la base des conditions objectives (logiques, méthodologiques, voire sociohistoriques) du processus d'étude lui-même.

Les concepts que délimite la démarche de Coseriu se situent toujours au croisement des différents mouvements de cette double dialectique, c'est-à-dire qu'ils sont redevables à la fois d'une conception de la science et d'une conception de l'objet de cette science. Il est important de tenir compte des incidences de cette situation sur les réflexions de Coseriu. Les textes qui composent ce volume ont été publiés entre 1952 et 1999 et on aurait pu s'attendre à ce qu'un demi-siècle de réflexions et de recherches ininterrompues eût conduit l'auteur à récuser une partie de sa conception de départ. Or cette conception – quelque part à l'image des langues historiques – a su non pas "résister" au temps, rester inchangée "en dépit du temps", mais "être dans le temps", c'est-à-dire qu'elle a su conserver ses principes fondamentaux dans la durée. Ainsi, le noyau théorique de cette conception est resté "le même" depuis ses débuts, et s'est maintenu avec cohérence dans et par son développement constant.

Qu'est-ce qui rend possible cette cohérence et cette continuité de la pensée dans le temps ? Tout d'abord, il s'agit pour Coseriu de reconnaître qu'il n'y a, dans le cas du langage, aucune différence entre "être" et "devenir de l'être". Concevant le langage comme *enérgeia*, dans le sillage de la pensée de Humboldt, l'auteur réactive l'acception aristotélicienne de cette notion – activité qui produit et dépasse en permanence sa propre puissance. Dès lors, le devenir est intégré au fondement même de la pensée qui veut saisir cet être : la conception du langage comme *enérgeia* ne peut elle-même qu'être à l'image de cette *enérgeia*, une activité qui tout en étant la même se renouvelle en permanence.

Ensuite, Coseriu reprend à Platon l'étalon de l'objectivité scientifique : "dire les choses comme elles sont", *ta onta os estin legein*. Mais lors de son transfert à la science du langage, ce principe s'enrichit et finit par contenir en réalité deux propositions fondamentales, qui peuvent être formulées comme suit. La première concerne l'ensemble des sciences et revient à définir l'objectivité de la connaissance comme la tendance infinie des "idées" à s'approcher le plus possible de la complexité des "choses". Transposée à la situation particulière de la science du langage, la deuxième proposition concerne le fondement même de cette objectivité. Ici, *la chose à dire comme elle est est précisément le dire*. Cet énoncé traduit, certes, un *cercle herméneutique*, typique d'une science dont l'objet est en même temps son instrument. Mais il traduit aussi et surtout la sorte de *spirale* que réalise la démarche scientifique lorsqu'elle réussit à atteindre – toujours partiellement – l'objectivité.

La science du langage, de par la nature de son objet, joue alors un rôle exemplaire dans l'ensemble des sciences par la mise en évidence de la manière dont se réunissent en un seul et même mouvement la ligne ontologique – celle des "choses" – et la ligne gnoséologique – celle des "idées". Elle montre que cette unité entre l'ordre des "choses" et l'ordre des "idées" n'est possible en dernière analyse que par la *duplicité ontologique* du langage lui-même, qui est à la fois "chose" et "idée", à la fois "un être historiquement déterminé" et une "forme d'appréhension de l'être"⁶. Plus précisément, si on considère, dans

⁶ Dès lors, comme nous le verrons plus loin, cette "idée" – l'*enérgeia* langagière – n'est plus liée à une seule "chose", mais à plusieurs, c'est-à-dire qu'elle est l'"idée" produite dans l'activité sociale et

la perspective de Spinoza, qu'il y a une "idée" dans toute "chose", alors on peut affirmer, en se référant au langage, qu'il y a une "chose" qui est toute entière "idée". Les prétentions à l'objectivité de tout processus de connaissance peuvent alors être conçues en vertu de la convergence effective des lignées ontologique et gnoséologique dans le langage lui-même.

C'est en raison de ce fondement que Coseriu n'avait aucune raison de changer l'orientation générale de sa démarche. C'est aussi pourquoi, si dans les textes de ce volume (voire dans la conception d'ensemble), on peut observer des remaniements dans les angles sous lesquels sont envisagés certains problèmes ou certains aspects de la réalité du langage, ceux-ci ne constituent pas un 'état ultérieur de la théorie', récusant les étapes initiales ou 'minimalisant' (sur le modèle chomskyen) les prétentions théoriques ou les aspects visés. On remarquera que, d'une part les textes rassemblés ici font preuve d'une homogénéité terminologique et d'une clarté remarquables (légèrement complexifiées toutefois dans *Segno, simbolo, parola* et *Immagine della natura e linguaggio*) : ils traduisent un style scientifique 'coserien' qui, en dépit de la difficulté des thèmes de réflexion, trouve toujours les ressources d'un exposé didactique. D'autre part, la perspective d'ensemble reste elle aussi constante et les modifications traduisent plutôt un élargissement de la dialectique propre au processus de connaissance. En général pour Coseriu cet élargissement s'opère soit au plan ontologique (par l'intégration de nouveaux aspects de la réalité dans les démarches descriptives et/ou analytiques), soit au plan épistémologique (par l'intégration de nouveaux principes et/ou connaissances dues à l'évolution des sciences). Autrement dit, les remaniements attestables touchent la conception dans son extension et non dans son intension. Le fondement épistémologique reste le même dans son noyau, et ce sont les corollaires et les produits qui évoluent. Ce qui reste littéralement inchangé lors de ces modifications n'est pas le contenu propre de la dialectique (qui peut évoluer et qui évolue de fait), mais le mécanisme dialectique lui-même.

2.2. La philosophie de la science (du langage)

S'agissant de la philosophie de la science (du langage) on peut relever deux caractéristiques importantes⁷ ayant trait au statut des principes philosophiques établis par Coseriu et à celui de la "perspective intégrale" qui englobe ces principes.

C'est dans le troisième texte de ce volume, intitulé *Logicismo e antilogicismo nella grammatica*, que l'on trouve la meilleure illustration de la dialectique caractérisant la philosophie de la science de Coseriu. Sous ce titre modeste, l'auteur aborde en fait des questions épistémologiques fondamentales ayant trait au statut des principes de construction des "modèles" scientifiques du langage. Sur quels principes repose la démarche explicative de la science et quel est le statut de ces principes ? Le texte répond implicitement à ces questions par des mouvements successifs de déconstruction et de reconstruction des principes philosophiques orientant la saisie du langage et de ses rapports avec la pensée rationnelle. Ces mouvements reposent sur la nécessité de délimiter l'autonomie du langage et d'établir quelles sont les propriétés qui le distinguent des autres activités humaines. Toutefois, l'identification de ces propriétés ne relève pas d'une description immédiate de la réalité, mais tient de la construction d'un *cadre de référence* qui devrait orienter la description et l'analyse ultérieures de cette réalité. Le statut de ces principes est alors de

historique des humains. En vertu de cette même propriété fondamentale, l'"idéalisme" affirmé de Coseriu devrait être considéré à la lumière de ses propres conséquences, qui, en raison des limitations normales à l'intérieur de la linguistique, n'ont pas dû être développées par Coseriu lui-même (cf. *infra* 3.).

⁷ Les ouvrages des années 1950 offrent une discussion plus détaillée de ces questions (cf. notamment Coseriu, 1954 et 1958).

former un *modèle méthodologique* qui guide la démarche empirique et qui établit les propriétés nécessaires de l'objet à étudier.

Coseriu a toujours critiqué la conception positiviste des modèles, comme des répliques "abstraites" de la réalité et qui, par leur teneur, produiraient une réalité alternative, éventuellement d'ordre logico-mathématique (comme la machine générativiste de production de phrases), qui pourrait se substituer au fonctionnement effectif du langage. Il a préféré considérer que le langage et la connaissance étaient deux processus également réels (ou objectifs) et que, plutôt que de construire des modèles alternatifs, il fallait prendre en compte le statut même des connaissances comme médiatisant l'accès à la réalité :

On peut soutenir que la science ne doit pas être une pure description de faits attestés empiriquement, mais aussi interprétation et évaluation des faits d'un point de vue unitaire ; que les mêmes faits changent totalement selon la conception qui tente d'en rendre compte et que, dès lors, ces faits se modifient dans l'histoire et ne sont de toute façon connus que par l'intermédiaire d'une conception. (1954, p. 137)

En ce sens, la conception de Coseriu peut être considérée comme une contribution spécifique à la construction d'un *monde des connaissances* (cf. Politzer, 1928) ayant trait à l'activité humaine, et, de façon positive (mais non positiviste), c'est la reconnaissance de ce statut des connaissances qui sous-tend le terme de *modèle*.

En reprenant une boutade d'Ortega y Gasset, on pourrait dire que "le langage réel ne peut être étudié radicalement qu'à partir du langage possible ou impossible"⁸ ; en ce sens, Coseriu examine ici si le langage que délimitent les démarches logicistes et antilogicistes est "possible ou impossible", et il procède en partant de la nécessité de délimiter le langage comme activité autonome susceptible de faire l'objet d'une démarche scientifique. Au fond, ce sont ces deux questions – l'autonomie du langage et les relations complexes qui relient toujours le langage aux autres activités humaines – qui constituent la base de la construction du modèle coserien. Sa prise de position propre réfère à la fois à ce qu'est nécessairement le langage et à ce qu'il est en tant que production de l'homme.

Plus particulièrement, Coseriu s'oppose aux réductions "logicistes" issues de la tradition de grammaire générale, qui considèrent le langage comme un produit de la pensée rationnelle et qui, par là, oblitèrent la nature historique et dynamique des langues ou l'autonomie des signifiés par rapport à la réalité désignée. D'autre part, il critique les tendances opposées qui conduisent à encore d'autres formes de langage "impossible" ; selon ces dernières, n'ayant aucun fondement rationnel, le langage se présente comme "irrationnel" et les rapports forme–signification comme assujettis à une fluctuation en soi non connaissable. Coseriu oppose à ces tendances les principes de la sémantité et de l'historicité du langage, traduits par un approfondissement du concept aristotélicien de *logos semantikos*, et reliés à la nature sociohistorique de l'activité humaine en général.

Cette dimension polémique, cette déconstruction et reconstruction des principes en vertu desquels la réalité du langage pourrait devenir accessible dans son intégralité, structurent l'ensemble des textes rassemblés ici, même si, la plupart du temps, la polémique n'apparaît que sous le seul aspect positif-constructif du développement de la perspective propre de l'auteur. On notera toutefois que cette dialectique est au cœur même de la démarche de Coseriu et que son positionnement propre est issu d'un choix de principes qui, en regard de l'historicité constitutive des connaissances humaines, n'est ni exhaustif, ni fermé sur lui-même. Au contraire, cette démarche montre, par son rapport permanent à l'histoire, qu'elle est elle-même dans l'histoire.

⁸ Ortega y Gasset, 1946/1965, p. 756.

C'est à partir de cette même double dialectique entre la philosophie de l'objet et la philosophie de la science que peut être appréciée la *perspective intégrale* à laquelle l'auteur a œuvré infatigablement pendant plus d'un demi-siècle. On sait que le maître de Tübingen a promu un programme qui, à partir des années 1980, a pris le nom de *linguistique intégrale*, et dont l'orientation générale est construite dans les travaux des années 50. Le dernier texte de ce volume, *Interdisciplinarietà e linguaggio*, aborde cette question sous la dénomination de "linguistique idéale et complète", dont le programme est placé sur le fond de "crise" épistémologique de la linguistique, marquée par les échecs successifs du structuralisme et du générativisme à se constituer en une "discipline cohérente et pleinement consciente de son objet propre".

En ce qui concerne le développement récent et actuel [1980] de la linguistique, je ne pense pas dramatiser en disant sans détours que notre science, considérée dans son ensemble, loin d'être dans une phase d'extraordinaire progrès théorique et méthodologique [...], se trouve en réalité dans un état de crise. [...] Le structuralisme, dans ses formes classiques [...] est mort : non pas qu'il fût tué par le générativisme, comme le croient certains, mais il est simplement mort d'ennui ; et peut-être aussi parce qu'il n'a pas été capable de reconnaître en toute conscience ce qui, au fond, constituait sa force, c'est-à-dire, précisément, les limites de sa validité. (10/3.2.2.)

Comme le montre plus en détail *La creazione metaforica nel linguaggio*, les multiples perspectives qui sont à la base des diverses orientations de la linguistique – qui abordent le langage comme "système de signes", "fonction sociale", "faculté symbolique", "institution sociale", "création perpétuelle", etc. – ne sont antithétiques et irréconciliables que dans la mesure où elles prétendent saisir à elles seules, séparément et individuellement, l'intégralité du langage, c'est-à-dire dans la mesure où elles oublient leur statut de "perspective". A quelles conditions l'intégralité du langage devient-elle accessible ? Se trouve-t-elle dans la totalité des perspectives possibles ? Et peut-on alors continuer de parler d'une "perspective intégrale" ? La démarche de Coseriu montre que, à proprement parler, il n'y a pas de connaissance intégrale ou "totale", la réalité ayant toujours quelques longueurs d'avance sur la connaissance ("le langage ne fonctionne pas pour les linguistes et grâce aux linguistes, mais bien pour les locuteurs et grâce aux locuteurs", 1/3.2.2.), et que ce qui peut et devrait être *intégral* est l'effort gnoséologique en tant que tel, c'est-à-dire – et sans aucun paradoxe – l'effort gnoséologique conscient de sa propre partialité, conscient des conditions de validité et des limitations intrinsèques de tout processus de connaissance.

Le titre de ce volume, *Il linguaggio e l'uomo attuale*, prend toute sa signification à partir de cette discussion, dans la mesure où l'"homme actuel", ou plutôt l'état actuel des connaissances humaines, devrait permettre de réassumer en toute lucidité l'enquête scientifique à propos de l'homme et de son langage, dans un effort intégrateur, où le langage est pris en compte à la fois comme fondement de l'homme et comme l'une des multiples activités humaines.

Nous arrivons enfin à la compréhension de l'homme à travers le langage comme tâche de notre époque. La compréhension de l'homme [...] doit commencer avec la compréhension du langage, étant donné que l'humain commence précisément avec le langage. [...] le langage doit être pris en considération déjà dans la formulation du problème de l'homme, vu que c'est précisément le langage qui détermine l'homme en tant qu'homme et qui le fait se manifester en tant qu'homme. [...] Le langage est sans aucun doute fondamental, il est même la fonction de l'humanité par excellence ; mais, en même temps, il est seulement le premier degré de l'humain, celui qui rend possible les degrés successifs, avec lesquels il ne s'identifie cependant pas. (2/4.1.)

2.3. La philosophie de l'objet (de la science du langage)

En ce qui concerne le langage comme objet de la philosophie et de la science, Coseriu a mis en place une perspective de problématisation bien spécifique, censée éviter les "excès" de

confiance ou de méfiance par rapport au langage, et assurer un “juste milieu” dans l’attitude envers le langage. Cette attitude résulte de la conjonction de plusieurs caractéristiques, dont trois sont à relever particulièrement : le primat accordé à l’activité, la définition du langage comme fonction significative, l’adoption d’une perspective fonctionnelle.

Coseriu établit tout d’abord le *primat de l’activité langagière* comprise comme *enérgeia*, activité “libre et infinie”, qui produit et dépasse en permanence sa propre puissance. Concept à la fois humboldtien et aristotélicien, l’*enérgeia* désigne la nature dynamique du langage dans toutes ses formes. Les questions ayant trait à ces formes – la langue historique, le discours et le langage en général – sont de fait toujours rapportées à l’*activité* et à sa créativité inhérente. En ce sens, la langue ne se présente pas comme quelque chose de produit, mais comme un système de production, comme un système de “modalités d’agir” construit historiquement. Et la créativité intervient également dans les actes linguistiques concrets, qui donnent lieu à des significations nouvelles ou à une re-structuration des représentations linguistiques du locuteur.

Deuxièmement, cette essence active est productrice d’unités de représentation du monde, ou de *signes*, qui sont conçus comme relevant de la finalité première du langage, ou de sa *fonction significative*.

La fonction significative doit être, elle aussi, rapportée au langage en tant qu’*enérgeia*, c’est-à-dire en tant qu’activité de création. En effet, le langage considéré dans son essence est création – et non simple emploi – de signifiés ; et, par conséquent il n’est pas non plus simple production de signes matériels pour les signifiés déjà donnés, mais bien création de contenu et d’expression à la fois. (1/5.3.2.)

Ces contenus sémiotiques sont des formes d’“appréhension de l’être des choses”, des *classes de choses* reconnues – et élaborées – au plan “intersubjectif”, sur la base desquelles l’expérience humaine peut être organisée et structurée. Il s’agit de “modalités virtuelles de l’être” qui, en tant que telles, n’ont aucune implication existentielle.

Le signifié en tant que tel a trait non pas aux choses comme “entités”, mais à l’*être des choses*, c’est-à-dire à l’universel de l’expérience individuelle, autrement dit : l’expérience dans sa propre possibilité infinie. Le mot “arbre”, par exemple, signifie l’être-arbre, c’est-à-dire la possibilité infinie de l’être-arbre. Ainsi, le mot “arbre” peut désigner l’arbre qui existe effectivement, celui qui n’existe plus ou pas encore, aussi bien que celui qui est tout simplement inexistant. Il s’ensuit aussi que la désignation à travers le langage est quelque chose de secondaire et de conditionné, une possibilité qui est ouverte principalement par le signifié. (2/1.1.2.3.)

Etant donné que dans sa réalité concrète le langage ne se présente jamais seul, mais est toujours simultanément activité pratique, pensée, production artistique, etc., Coseriu a considéré qu’il fallait éviter toute confusion possible entre langage et non-langage et qu’il fallait placer les problèmes *au niveau de l’essence propre du langage en tant que signifié*. Il a alors distingué clairement le langage en tant que production de signifiés et le langage dans ses rapports avec les autres activités humaines, où les signes sont concrètement orientés vers la réalité. Ainsi, la finalité du langage est de fait *double* (et ici elle est caractérisée par le concept de “médiation”) :

Si on considère le langage de façon statique et abstraite seulement comme classification du monde, on court le risque de voir le langage seulement comme un système de classification et de perdre de vue la fonction propre du langage dans son intégralité. C’est-à-dire, on court le risque d’ignorer le fait que la double médiation à travers le langage est constante et infinie, et que le langage est dès le départ et pour toujours *onomazein* et *legein*, nommer et parler, ou dire. A travers le langage les choses sont transformées en signifiés (ou sont présentées comme des signifiés), pour pouvoir opérer avec elles mentalement, pour les mettre en relation les unes avec les autres, pour les analyser et les “communiquer”, c’est-à-dire pour les discuter dans le cadre de l’être-avec-autrui de l’homme. (...) Mais ce qui est discuté et interprété – à travers les signifiés – ce sont les choses elles-mêmes ; avec les signifiés on parle des choses. (9/5.2.)

Coseriu a donc considéré qu'avant de statuer sur l' "analyse de l'être" dans les discours, il fallait montrer – et surtout faire accepter – que *les conditions de l'interprétation* de la réalité dans et par le langage sont inéluctablement données dans la diversité des langues historiques, et que c'est dès lors sur ce premier versant (*onomazein*) qu'il convient de poser les problèmes philosophiques en relation au langage, avant de les traiter sur le versant plus "analytique" (*legein*)⁹.

Troisièmement, Coseriu s'est proposé d'étudier le langage dans une *perspective fonctionnelle*, c'est-à-dire sous l'angle de la finalité intrinsèque de l'activité à ses niveaux de structuration spécifiques, sans prendre en compte ses conditions ou ses effets à d'autres niveaux du fonctionnement humain :

La linguistique part du langage déjà déterminé et examine son mode de fonctionnement, son mode d'être permanent et historique en tant que langage, mode qui est bel et bien conditionné par toute une série de facteurs, mais qui restent toutefois en dehors de l'objet propre de la linguistique. Ainsi, la linguistique ne s'occupe pas des éventuels effets du fonctionnement du langage, de ce qui peut être réalisé par l'intermédiaire du langage. (10/2.0.2.)

Il distingue trois niveaux de réalisation de l'activité langagière – l'activité de parler en général (considérée indépendamment de la langue), la technique historique construite dans chaque communauté, et le discours – et il identifie pour chacun de ces niveaux des contenus spécifiques. Au plan universel, il s'agit de la désignation (les "choses désignées"), au plan historique, il s'agit du signifié, et au plan du discours, il s'agit du sens. Coseriu a approfondi philosophiquement la nature du signifié – insistant sur son indépendance par rapport aux réalités désignées et sur sa primauté par rapport à l'opération de désignation – et il a étudié empiriquement les modalités d'organisation des signifiés dans les langues et leur fonctionnement concret dans les textes.

Si l'adoption et le maintien de cette perspective sont définitoires de la démarche de Coseriu, il est intéressant de constater que, pour déterminer la place du langage comme "fondement de l'humain", l'auteur a adopté une *perspective généalogique*, sur la base des résultats de cette analyse fonctionnelle. Il a d'abord considéré le langage et les capacités et/ou activités humaines (pensée, conscience, connaissance, etc.) *comme déjà formés* et il s'est focalisé sur le fonctionnement langagier en tant que partie de cet ensemble. Ensuite, il a envisagé certaines de ces activités sur l'axe de leur filiation génétique par rapport au langage, celui-ci se présentant alors comme l'activité déterminante, qui contient la possibilité de développement de ces autres activités :

Le langage en tant que tel est premier et conditionnant, et ne peut pas être réduit à ce qui est secondaire et conditionné : il est l'*ouverture* de toutes les possibilités humaines, et non pas fonction de telle ou telle activité humaine déjà déterminée. (2/4.2.)

Le langage apparaît ainsi comme fondement de toute communauté humaine, et comme base nécessaire de la pensée et de la connaissance scientifique.

Du point de vue de la communauté, le langage n'est pas simplement un fait social, un produit de la société comparable aux institutions sociales, bien au contraire, il est, par l'altérité (et Aristote l'a bien vu dans sa *Politeia*), le fondement de toute association humaine. (6/4.)

En tant qu'appréhension intuitive de l'être des "choses" le langage est en même temps accès aux choses mêmes et, par là, il est le fondement et le point de départ des sciences et de la philosophie comme formes de la pensée réflexive (ainsi que fondement et point de départ de la pensée réflexive en tant que telle) ; les sciences et la philosophie partent nécessairement des "choses" délimitées par le langage à travers ses signifiés et peuvent même continuer à traiter seulement des "choses" ainsi délimitées. (9/5.3.1.)

⁹ C'est d'ailleurs de ce même point de vue que Coseriu critique la *philosophy of language*, dans la mesure où elle essaie de poser le problème de la valeur épistémologique du *parler* en faisant abstraction de ses propriétés historiques et notamment de la priorité du signifié sur la désignation (cf. 9/1.2.).

2.4. Problèmes philosophiques plus spécifiques

Pris ensemble, *Tempo e linguaggio* et *Immagine della natura e linguaggio* peuvent être considérés comme proposant un approfondissement du problème de la *Gestaltung* linguistique, ou de la configuration spécifique de la technique de chaque langue historique. Dans un premier temps, cette question est abordée dans *L'uomo e il suo linguaggio* et *Il linguaggio e la comprensione dell'esistenza dell'uomo attuale* en relation au langage et au signifié en général, et elle est le pendant de la question de "l'appréhension de l'être" dans les signes. Et c'est dans un deuxième temps que le problème est abordé au niveau des langues historiques et de leur organisation spécifique.

Traditionnellement, l'approche du problème de l'"image du monde" dans le langage repose sur la superposition des deux opérations majeures constitutives de ce dernier – le *nommer* et le *dire* – qui annule les différences entre classification primaire du monde dans la langue d'une part, et restructuration et dépassement de cette classification dans l'activité de parler d'autre part. Privée du second moment, ce type d'approche conduit à considérer la langue comme un système historique indépassable qui surdétermine la pensée et l'activité pratique des locuteurs. Coseriu montre que si le problème d'une "image du monde" en relation au langage peut être posé, il devrait l'être au plan de la configuration de chaque langue ou, plus particulièrement, au plan des différentes langues fonctionnelles constitutives d'une langue historique.

Tempo e linguaggio aborde plusieurs aspects des rapports entre temps et langage : le langage dans le temps (dans l'Histoire et dans la réalisation des actes linguistiques individuels) et le temps dans le langage, avec deux thématiques subordonnées : la configuration du temps dans les langues (au plan grammatical et au plan lexical), la configuration du temps dans les textes (le *sens* comme instrument d'interprétation du Temps). On notera la "solution" originale qu'apporte Coseriu aux thèses problématiques de Hamman et Herder concernant le langage comme condition de constitution de la temporalité.

Segno, simbolo, parola délimite la place du signe linguistique par rapport aux autres 'signaux', du point de vue des relations entre les contenus linguistiques (signification, désignation, sens). Finalement, *Tesi sul tema linguaggio e poesia* aborde le problème (typiquement crocéen) de l'identité entre langage et poésie, proposant de considérer cette identité au plan du fonctionnement des signes dans les discours aussi bien qu'au plan de l'essence du langage.

3. Questions ouvertes

La richesse et la complexité des problèmes abordés dans ce volume permettraient de dégager beaucoup de pistes de réflexion et de développement, plus que nous n'en pourrions aborder ici. Pour clore, nous souhaitons simplement attirer l'attention sur une question d'un grand intérêt pour les sciences de l'homme et qui se prête à plusieurs interprétations possibles. Dans le contexte actuel de domination des "sciences cognitives" et de leur réduction du langage aux seules capacités innées d'un "sujet" autonome (voire d'un cerveau tout puissant), il convient de relever l'ambiguïté de l'expression coserienne de "conscience créatrice de langage" et de la discussion correspondante qui traverse plusieurs pages de ce volume.

Comme nous l'avons noté, les textes de Coseriu travaillent de fait avec deux grandes perspectives – généalogique et fonctionnelle – qui, prises ensemble, permettent de statuer sur la place du langage dans le fonctionnement humain, et donc sur ses rapports avec les autres activités ou capacités spécifiquement humaines (dont la pensée et la conscience). Si une distinction plus explicite de ces perspectives ne s'avère pas nécessaire à l'intérieur de la science du langage telle que la conçoit l'auteur, leur différenciation implicite sous-tend néanmoins un point décisif de sa conception : la thèse selon laquelle la "pensée réflexive" est *fondée* sur la nature historique et active du langage (cf. *supra* 2.3.). Ceci signifie que le langage est premier ontologiquement *et* méthodologiquement par rapport aux capacités de pensée réflexive, et que celles-ci se *construisent* dans l'ontogenèse.

Or, sans un approfondissement explicite des différences et des conséquences de ces deux perspectives, la discussion de la "conscience créatrice de langage" pourrait être prise dans deux sens : soit dans un sens généalogique, conformément auquel le langage serait originellement produit par la conscience (qui, dans ce cas, lui préexisterait), soit dans un sens fonctionnel, conformément auquel le langage réel ne fonctionne pas de façon autonome, mais est toujours en relation avec la conscience et la pensée.

Cette ambiguïté subsiste également dans l'affirmation de la primauté de l'activité théorique sur l'activité pratique, ou du gnoséologique sur le praxéologique : "Le langage est, certes, instrument pour d'autres buts qui ne sont plus d'ordre linguistique, mais le langage en tant qu'instrument pratique se fonde sur le langage en tant qu'activité théorique (créatrice)." (2/1.2.1.) L'ambiguïté réside dans le fait que le caractère méthodologique de cette primauté pourrait être interprété, selon les contextes, comme ayant aussi un caractère ontologique. La justification de cette ambiguïté est sans doute extrinsèque à la conception de Coseriu et réside dans la nécessité – très prononcée au milieu du 20^e – de contrecarrer les réductionnismes béhavioriste et sociologisant en linguistique, qui minimisent ou effacent le rôle de la conscience dans le fonctionnement du langage.

Coseriu aborde la discussion de la "conscience créatrice de langage" avec une préférence pour la perspective fonctionnelle, bien que celle-ci soit toujours imbriquée dans une perspective généalogique. En tout cas, il nous semble que la distinction entre ces deux perspectives permettrait de poser clairement le problème de la filiation entre langage et conscience.

En ce sens, on peut souligner au moins deux caractéristiques de la démarche de Coseriu tenant à une perspective généalogique. D'une part, sa position générale est celle du *primat de l'activité*, et par là il s'oppose à toute tentative de réification des capacités langagières (typique de l'innéisme chomskyen), et, par extension, il s'oppose à toute tentative de réification des capacités humaines. Ceci revient à affirmer que ces capacités sont construites dans l'activité humaine et en dépendent pour leur préservation et leur transformation permanente. D'autre part, une autre position explicite de Coseriu est que la dimension de l'"intersubjectivité" prime ontologiquement sur les autres dimensions du langage : la représentation ("appréhension de l'être des choses") réalisée dans les signes linguistiques est d'abord et fondamentalement intersubjective, étant donné qu'elle est construite dans les rapports intersubjectifs. C'est seulement dans un deuxième temps qu'elle est reprise par l'individu, qui se l'approprie. Comme l'affirme Coseriu, en dehors de l'objectivité interindividuelle le "contenu de la conscience" est représentation subjective :

La chose conçue linguistiquement n'est jamais un signifié privé ou une représentation subjective de la chose, c'est pourquoi déjà dans la création linguistique les choses désignées sont présentées comme choses dans le monde. La médiation linguistique se produit originellement à travers l'intersubjectivité (étant donné que le langage est aussi médiation entre le je et le tu) et les choses sont conduites à l'objectivité à travers la référence intersubjective. (9/5.2.)

En effet, l'objectivation de l'intuition, le rapport entre le créateur de langage et ce qu'il crée, n'est qu'une dimension du langage. Mais le langage proprement dit présente aussi une autre dimension : la dimension donnée par l'*altérité* du sujet, par le fait que le sujet créateur de langage présuppose d'autres sujets ; en d'autres termes, par le fait que la conscience qui crée du langage est toujours une conscience ouverte : une conscience qui s'ouvre vers d'autres consciences. John Dewey fait remarquer à cet égard que le langage a bien une référence objective, mais qu'il suppose en premier lieu une référence intersubjective, une référence à d'autres sujets avec lesquels on entre en communication, de sorte que quelque chose devient commun, et que c'est précisément grâce à cette référence intersubjective que la référence objective acquiert sa généralité et son "objectivité". (1/6.2.)

Le fait d'opérer une différenciation plus nette entre les deux perspectives possibles (et toutes deux nécessaires) conduirait alors à poser, dans une véritable perspective généalogique, que *c'est le langage, en tant qu'activité sociohistorique déployée dans toute collectivité humaine et fondatrice de cette collectivité, qui est "créateur de la conscience"*. Et cette affirmation devrait être complexifiée : on peut soutenir que le langage crée la conscience seulement en tant qu'il est une activité en permanente interaction avec les autres activités humaines. En ce sens, la perspective de Coseriu consolide remarquablement les thèses de l'interactionnisme social, promu dans le premier tiers du 20^e par des auteurs comme Vygotski, Dewey ou Mead, qui posaient que les processus de construction sociale et les processus de construction des capacités de pensée consciente sont indissociables et constituent les deux versants d'un seul et même développement humain. Comme les apports de Saussure¹⁰, le travail de Coseriu permet alors d'affirmer qu'à l'intérieur de ce schéma développemental de l'humain le langage opère *la médiation centrale* sous-tendant les processus sociaux et les processus de pensée individuelle.

Une autre question qui peut s'avérer importante pour les sciences de l'homme et qui peut être pensée dans le prolongement des apports coserius est l'étude des interactions entre l'activité langagière, l'activité de pensée et l'activité sociale. Dans *La creazione metaforica nel linguaggio* Coseriu fournit une belle analyse de ces relations sur l'axe du *nommer*, en retrouvant la "motivation" initiale des processus métaphoriques intégrés au système de la langue dans les relations concrètes entre langue, activité sociale et pensée de l'individu. Et dans *Tempo e linguaggio* est posé le problème de la re-configuration des dimensions de l'existence humaine – en l'occurrence des dimensions temporelles – dans et par les textes. Dans la mesure où cette re-configuration ne s'opère pas seulement au plan des textes écrits, mais dans les *discours* tout court, il conviendrait d'analyser à la fois les conditions linguistiques de cette re-configuration au plan des langues et la réalisation de cette configuration au plan des textes, dans les relations effectives de ces niveaux du langage aux autres activités humaines. Ce qui permettrait non seulement d'analyser les effets de ces interactions au plan linguistique – celui des textes-discours et des systèmes de langues –, mais aussi les effets de ces interactions au plan du fonctionnement humain, tant individuel que social.

Ces questions en attente de résolution ou d'approfondissement ne constituent cependant pas à proprement parler des "insuffisances" ou des "erreurs" ; leur ambiguïté ou leur état inachevé traduisent bien au contraire les différents moments et mouvements d'une *pensée vivante*. Par son ampleur, par sa cohérence et sa systématité, par ses multiples ouvertures, cette pensée se présente comme une contribution décisive aux sciences de l'homme, qui devrait encourager ces dernières à relever le défi considérable d'étudier conjointement *l'homme et son langage*.

¹⁰ Cf. Bronckart 2003 et, pour l'ensemble de ces questions, Bronckart 1997.

Composition et organisation du volume

L'organisation des textes dans ce volume suit un ordre de lecture idéal qui, toutefois, n'est que celui des éditeurs et qui aligne les textes sur la base des différents types de problématisation proposés par Coseriu. Ainsi, les quatre premiers essais exposent de façon systématique et approfondie (voire plus technique pour le troisième) les aspects centraux de la conception propre de l'auteur. Les deux textes qui suivent ont un objectif similaire, mais présentent cette même perspective de façon concise sous forme de thèses, soit sur la nature du langage, soit sur l'identité entre langage et poésie. Les trois textes suivants abordent de façon analytique des problèmes importants qui se posent à la philosophie du langage – les relations entre langage et temps, le statut d'une "image du monde" dans le langage, la place du signe linguistique en regard d'autres 'signaux' – en mobilisant la perspective originale déployée au fil des textes précédents. Finalement, le dernier texte revient à une perspective synthétique pour esquisser l'image d'une science du langage "idéale et complète", en relation à d'autres disciplines s'intéressant au langage et aux langues dans leurs rapports aux multiples aspects du fonctionnement humain.

1. L'uomo e il suo linguaggio (1967)
2. Il linguaggio e la comprensione dell'esistenza dell'uomo attuale (1967)
3. Logicismo e antilogicismo nella grammatica (1956)
4. La creazione metaforica nel linguaggio ([1952] 1956)
5. Tesi sul tema "linguaggio e poesia" (1971)
6. Dieci tesi a proposito dell'essenza del linguaggio e del significato (1999)
7. Immagine della natura e linguaggio (1982)
8. Tempo e linguaggio (1988)
9. Segno, simbolo, parola (1992)
10. Interdisciplinarietà e linguaggio (1980)

Bibliographie

- Bronckart, J.-P. (2003). L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente, *Cahiers de l'Herne. Saussure*, Paris, pp. 94-107.
- Bronckart, J.-P. (1997). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Paris et Lausanne : Delachaux & Niestlé.
- Coseriu, E. (1954). *Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje*. Montevideo. Edition italienne : "Forma e sostanza nei suoni del linguaggio", in *Teoria del linguaggio e linguistica generale. Sette studi*, a cura di Raffaele Simone, Bari, 1971.
- Coseriu, E. (1958). *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*. Montevideo. Edition italienne : *Sincronia, diacronia e storia*, Turin, 1981.
- Coseriu, E. (1981). *Lecciones de lingüística general*. Madrid : Gredos.
- Kabatek, J. & Murguía, A. (1997). "Die Sache sagen, wie sie sind...". *Eugenio Coseriu im Gespräch*. Tübingen : Gunter Narr.
- Ortega y Gasset, J. (1946/1965). "Comentario al Banquete de Platon", in *Obras completas*, vol. IX, Madrid : Revista de Occidente, 2^e éd., pp. 747-784.
- Politzer, G. (1928). *Critique des fondements de la psychologie*. Paris : Rieder.
- Saramandu, N. (1996). *Lingvistica integrală. Interviu cu Eugeniu Coșeriu*. București : Editura Fundației Culturale Române.